

SE COMPRENDRE

N° 06/02 – Février 2006

Un mystique du dialogue : Serge de Beaurecueil, o.p.

J. M. Mérigoux, o.p.

Le P. Serge de Laugier de Beaurecueil est mort le 2 mars 2005. Nous avons présenté, lors de leur parution, ses livres qui faisaient part de son aventure afghane¹. Notre ami, Jean-Marie Mérigoux², qui l'a bien connu et lui a succédé à l'IDEO, le présente ainsi dans la revue dominicaine suisse, Sources, de novembre 2005 : Un mystique dominicain, le frère Serge de Beaurecueil. Nous le remercions de nous proposer ce texte que nous compléterons par des analyses et des témoignages sur ses intuitions pour le dialogue.

Une rencontre révélatrice

C'est au couvent dominicain de Beyrouth que j'ai rencontré pour la première fois le Père Serge de Beaurecueil ³. J'aimais ses livres dont les seuls titres donnaient des idées pour envisager une présence évangélique en milieu non chrétien : "Nous avons partagé le pain et le sel" et "Prêtre des non-chrétiens"⁴!

¹ Voir *Se Comprendre*, n° 31, 1^o nov. 1959 ; n° 39, 7 nov. 1965 ; n° 77, 3 mars 1966 et n°45, 19 juillet 1968

² Le P. MERIGOUX a lui-même travaillé à l'IDEO, institut toujours très vivant de nos jours, avec la publication régulière de *Mélanges*, le MIDEO, qui ont pour but d'étudier et de faire connaître, en vue d'un vrai dialogue, la culture orientale et arabo musulmane.

³ Né à Paris le 28 août 1917, Serge de Laugier de BEAURECUEIL entra chez les Dominicains en 1935, et fut ordonné prêtre en 1943 par le cardinal Suhard. En possession du doctorat en théologie au Saulchoir et de diplômes de l'école des langues orientales et de la licence d'arabe et d'islamologie, il arrive au Caire en 1946 où il rejoint les Pères Anawati et Jomier avec qui il fonde l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales (IDEO). Pendant 17 ans le Père de Beaurecueil fait partie de la communauté du Caire où il fournit un travail scientifique très important sur Ansari, le grand mystique musulman de l'Afghanistan. Au Caire il développe un service pastoral auprès de la jeunesse chrétienne, pour la quelle il célèbre la messe dans le rite copte. Erudit orientaliste, c'est lui qui fait faire sa première communion à un jeune égyptien mort en odeur de sainteté *Taïssir Tatios*. Parti en Afghanistan en 1963, il y restera jusqu'en 1983. D'abord au couvent de Bruxelles, il rejoindra celui de l'Annonciation à Paris, lieu de sa vocation dominicaine. Il vient de mourir à 87 ans

⁴ *Nous avons partagé le pain et le sel*, 1965, et *Prêtre des non-chrétiens*, 1968, ont été rassemblés par les éd. du Cerf dans une nouvelle édition : *Un chrétien en Afghanistan*, Paris 2001.

Rencontrer leur auteur, très connu aussi pour ses travaux sur la mystique musulmane, ne pouvait être qu'impressionnant, mais le frère Serge était un frère, un mystique qui avait le charisme de la rencontre, amicale et simple, qui met à l'aise. Les grands hommes et les savants sont humbles, ils savent s'intéresser aux autres et leur partager ce qu'ils savent, spontanément, généreusement. Depuis des années déjà le Père de Beurecueil vivait à Kaboul où il n'y avait ni couvent dominicain, ni même de communauté chrétienne, c'est pourquoi il était rattaché au couvent de Beyrouth et c'est là qu'il faisait halte lors de ses voyages.

Peu après le nouvel an 1969, le frère Serge arriva à Beyrouth alors que je rentrais d'un voyage à Mossoul⁵. Je lui montrai un petit trésor que j'avais ramené d'Irak. Il s'agissait d'un paquet de cigarettes "Baghdâd", de la société irakienne des tabacs. Le *logo* qui l'ornait était une admirable calligraphie arabe représentant le nom de la ville Baghdâd. Il déchiffra avec aisance l'arabesque qu'il trouva magnifique. Je fus heureux de lui avoir fait partager mon admiration. Seule la parrhêsia⁶, "l'audace filiale", attitude qu'appelait justement sa grande bonté, m'avait poussé à ce geste un peu désinvolte. Le Père de Beurecueil avait parfaitement identifié les quatre consonnes qui composent le nom de Baghdâd : bâ', ghayn et les deux dâl séparés par une voyelle longue : alif.

L'enlacement de ces lettres formait comme une sorte de coupe, posée sur un plateau, à côté d'une tige ornée d'un croissant, on pouvait y voir aussi comme une embarcation ou bien une lampe posée devant le Saint Sacrement.

Le frère Serge fut ravi de voir cette inscription, car pour lui, Bagdad c'était beaucoup! C'est là qu'avaient vécu plusieurs des mystiques qu'il avait étudiés, en particulier Al-Hallâdj que Louis Massignon lui avait fait connaître⁷. Il m'expliqua que le mot "Baghdâd" était d'origine persane et signifiait le "don de Dieu" et qu'Ansârî, son mystique préféré, avait visité cette ville en 1032.

A l'écoute du Père Chenu et d'Ansârî

L'œuvre scientifique du frère Serge fut la réalisation d'un conseil que lui avait donné un jour le père Chenu, le grand médiéviste dominicain, tout donné au service de ses contemporains :

"N'étudiez pas les doctrines, mais les hommes qui les ont conçues, dans leur milieu, dans leur temps. Sans cela vous risquez de n'y rien comprendre".⁸

Le frère Serge commença par passer dix sept ans au couvent du Caire, dans le cadre de l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales. Ce fut un temps d'études intensives et c'est là qu'il en vint à étudier Ansârî, le grand mystique afghan du XI^e siècle. Il a raconté lui-même comment :

"Un étudiant syrien, de l'université d'al-Azhar, fréquentait notre bibliothèque. Un homme humble et discret, Osmân Yahyâ. Il s'intéressait au soufisme, non pas en curieux, mais en adepte. Le père Anawati me suggéra de lui demander son avis. "Qui suis-je pour vous conseiller? me dit-il. Je ne puis vous dire qu'une chose : jusqu'ici deux maîtres ont marqué ma vie, Ibn Atallâh, d'Alexandrie, et Abdallâh Ansârî, de Hérat." Un jésuite irakien, le père Nwiya, travaillait sur le premier avec une compétence incontestable. Il eut été stupide d'aller sur ses brisées. Restait le second. J'en réfèrai à Louis Massignon, professeur au Collège de France, l'autorité en la matière. Je reçus sa réponse par retour de courrier : "N'hésitez pas! Ansârî est d'une importance capitale, et personne ne l'a sérieusement étudié. Il y a quelque années, à son tombeau, j'ai passé une nuit entière en prière..." Je me décidai donc pour Ansârî!"⁹.

Le père de Beurecueil se plongea alors avec acharnement dans les œuvres arabes d'Ansârî, comme les *Manâzil al-Sâ'irîn* ou "Etapas des Itinérants vers Dieu", ou bien dans ses œuvres persanes

⁵ Cf. Jean-Marie MERIGOUX, OP, *Va à Ninive!, un dialogue avec l'Irak, Mossoul et les villages chrétiens, pages d'histoire dominicaine*, Le Cerf, 2000.

⁶ Ce mot, dans sa forme grecque de *parrhêsia*, est utilisée dans la liturgie chaldéenne pour introduire à la prière du *Notre Père* : c'est l'équivalent du "*Nous osons dire*" dans le rite latin pour introduire à cette même prière.

⁷ Cf. G. C. ANAWATI, art. "Hallâdj (Al-)", *Encyclopaedia universalis*, Paris, 1968.

⁸ Cf. Serge de BEAURECUEIL, *Mes enfants de Kaboul*, Paris, éd. Lattès, 1983, p. 24.

⁹ Cf. *Mes enfants de Kaboul*, p. 24.

comme les *Munâjât* ou "Cris du cœur". Il édita les manuscrits de ces ouvrages jusque là inconnus et ceci le prépara à en donner un jour de belles traductions en français¹⁰.

Le frère Serge devint le spécialiste mondialement connu de Khwâja 'Abdallâh Ansârî, appelé aussi Pîr-é-Hérat et nous lui devons d'avoir accès à ses oeuvres.

Vers Kaboul

Rien d'étonnant que la renommée du frère Serge parvint en haut lieu, en Afghanistan. Petit à petit s'ouvrirent devant lui toutes les portes scientifiques et universitaires de ce pays où il atterrit pour la première fois le 11 octobre 1955, pour une brève visite, mais ce fut alors pour lui des "fiançailles". La célébration du millénaire d'Ansârî l'y ramena en 1963, et ce furent les "épousailles" car il ne revint plus au Caire. Commença alors pour le frère Serge son itinéraire "afghan", à ses yeux c'était une vraie ascension, mais qui semblait étrange à ceux qui ignoraient sa mystique personnelle. En effet, après avoir eu ses entrées à la Bibliothèque Royale de Kaboul, puis avoir été professeur à l'Université de cette ville, il devint ensuite enseignant au Lycée Estéqlâl pour rejoindre finalement le niveau de l'enseignement primaire. Le frère Serge ne recherchait pas une carrière ou des honneurs. Ce furent les enfants pauvres d'Afghanistan qui avaient besoin de prothèses chirurgicales dont il s'occupa et à qui il prodigua toutes ses énergies et son cœur. Les frais de leurs opérations chirurgicales furent réglés grâce à son salaire. Sa maison devint la maison du Bon Dieu et les enfants qu'il accueillait pensèrent qu'ils pouvaient lui donner le titre de "père", en persan *Padar*.

Mais le *Padar* se demanda un jour si le fait de délaisser l'étude des manuscrits d'Ansârî pour s'occuper de Mîrdâd, Zmarâi, Akhtar, Mômad Khân et autres jeunes, ne constituait pas une indécatesse envers ce maître auquel il devait tant?

La réponse à cette interrogation lui fut donnée au cours du deuxième voyage qu'il fit à Hérat, la ville d'Ansârî. C'était à l'occasion d'un congrès auquel participait son ami le Professeur Roger Arnaldez. Il s'échappa des congressistes et se rendit à la localité voisine de Gâzorgâh où se trouve le tombeau d'Ansârî, là il s'isola avec son maître, car il avait "bien des choses à lui dire".

Le frère Serge a résumé l'entretien qu'il eut alors avec lui : " Te souviens-tu, la première fois que je suis venu ici en pèlerinage? Il y a onze ans déjà. Je t'avais confié mon désir de revenir et d'habiter dans ce pays. J'ai été exaucé. Seulement, voilà... Tout mon travail était alors centré sur toi, sur ta vie, sur ta pensée, sur ton message. Depuis que je suis à Kaboul, tout a bien changé! Je t'ai abandonné peu à peu pour m'occuper d'enfants, dont certains sont de Hérat, tes lointains descendants ou ceux de tes compatriotes. Ce n'était point prémédité, tu le sais. Ai-je bien fait? A l'occasion du millénaire de ta naissance, j'ai dû me replonger dans tes livres... Moins "rouillé" que je ne pensais, je me remettrais vite à l'étude s'il le fallait. Mais le faut-il? Non, m'a dit Roger, en connaissance de cause et toi qu'en dis-tu? "¹¹.

Le Frère Serge se trouvait toujours près du monument, à la nuit tombante. Tous les pèlerins avaient déserté les lieux, et c'est alors qu'il aperçut deux jeunes afghans qui le saluèrent : "Salâm! " et l'un d'eux ajouta : "Je suis un descendant du Pîr-é-Hérat (Ansârî)! ".

Merci! c'était la réponse... Le frère Serge vit là une approbation d'Ansârî lui-même. En s'occupant des enfants de Kaboul, il ne s'éloignait pas du maître ni de la vraie mystique.

On rapporte au sujet de saint Dominique qu'au temps où il était étudiant à Palencia, une affreuse famine sévissait dans la contrée à tel point que les pauvres mouraient de faim en grand nombre. Tout ému de compassion et de miséricorde, il vendit ses livres annotés de sa main et en donna le prix aux pauvres : "Je ne veux pas, disait-il, étudier sur des peaux mortes, tandis que des hommes meurent de faim"¹².

¹⁰ ANSARI, *Chemins de Dieu*, Trois traités spirituels : *Les Cent Terrains / Les Etapes des Itinérants vers Dieu / Les déficiences des Demeures*, traduit du persan et de l'arabe et présentés par Serge de Beaurecueil, Paris, Sindbad, 1985 ; *Cris du cœur, Munâjât*, Traduit du persan, présenté et annoté par Serge de Laugier de Beaurecueil, Paris, Sindbad, 1988.

¹¹ Cf. *Mes enfants de Kaboul*, p. 128.

¹² *Saint Dominique de Caleruega, d'après les documents du XIII^e siècle*, Paris, Cerf, 1955, p. 230 (déposition de frère Etienne pour le procès de canonisation de S. Dominique).

Le frère Serge, tout en honorant le travail intellectuel, s'inscrivait dans cette même logique qui à l'occasion sait donner une priorité absolue aux frères humains, et il pourra dire un jour : "De ces enfants (de Kaboul), je vous ai raconté l'histoire qui se confond avec la mienne"¹³.

Le frère Serge aimait à dire : "Pour moi, la théologie se confond avec la vie, avec la prière, avec l'amour...". Et ceci plut au Père Avril, Prieur provincial des Dominicains de Paris : "Vous êtes tout entier dans cette phrase... Les gens "raisonnables" s'inquiéteront peut-être de votre hardiesse et se demanderont où vous les conduisez. Mais l'amour va plus loin et plus profond que la froide raison. Tous ceux qui ont essayé de "faire de la théologie" autrement que dans les manuels, c'est-à-dire à l'écoute et dans la méditation de la parole de Dieu, reconnaîtront tout de suite dans la démarche de votre pensée celle même de l'Apôtre Jean".¹⁴

La migration du frère Serge, du couvent du Caire vers la maison de Kaboul, révéla sa riche personnalité : celle du savant et le frère de tous les hommes.

Etre mystique

Qu'est-ce qu'un mystique? Pour certains, un mystique, c'est un personnage un peu étrange, loin du réel, qui se situe entre le visionnaire et le derviche tourneur. Le Père de Beurecueil, lui, aimait à dire qu'un mystique, en arabe un *sûfi* : "c'est quelqu'un qui prend au sérieux sa religion". Le mystique est celui qui fait tout simplement l'expérience de son exacte situation devant Dieu. Face son Créateur il se sent une créature, il fait en toute vérité "l'expérience de l'acte d'être"¹⁵.

C'est ce qu'ont fait Ghazzali, Hallâdj, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix et tant d'autres encore... Ansârî est un *sûfi* et sa mystique "ne se situe point en rupture de la foi coranique, mais bien dans une ligne d'intériorisation et d'approfondissement"¹⁶.

Pour Ansârî, le soufisme n'est pas autre chose que l'islam de tous, approfondi intérieurement et vécu jusqu'au bout. Tout bon musulman doit être soufi. La mystique commence par le retour à Dieu, c'est le premier des Cent Terrains analysé par Ansârî : "Le premier terrain est la demeure du retour à Dieu, la *tawba*, c'est revenir à Dieu. "Revenez à Dieu d'une façon loyale!" (Coran, LXVI, 8). Sache que la science est une vie, la sagesse un miroir, la satisfaction un rempart, l'espérance une avocate, se rappeler Dieu un remède, et le retour à Dieu un antidote. Le retour à Dieu est le signe indiquant la route, la maître des cérémonies, la clé du trésor, l'intercesseur permettant la rencontre, le grand médiateur, la condition pour être agréé, le secret de toute joie".¹⁷

A cette attitude est jointe un Cri du cœur : "Mon Dieu! Montre-moi le chemin qui conduit jusqu'à Toi, et de mes liens libère-moi! Toi qui fais arriver, fais moi arriver par Toi-même, car personne n'est arrivé par soi"¹⁸.

Chez les mystiques, on trouve une soif d'absolu et une "brisure de toute attache au moi contingent". Les mystiques des religions monothéistes (juive, chrétienne et musulmane) mettront "l'accent sur le don de soi - à Dieu, en Dieu et pour Dieu - et donc, du même élan, diront avec insistance les mystiques de chrétienté, sur le don de soi à nos frères les hommes"¹⁹.

Pour le frère Serge le sommet de la mystique se trouve dans le geste du lavement des pieds²⁰ ; c'est le fait de prendre au sérieux l'Evangile de Jésus-Christ. C'est cela qu'enseigne la théologie pour qui, "il n'y a rien de plus élevé ici-bas que la vraie mystique, qui est l'exercice éminent de la plus haute vertu, la charité, et des dons du Saint-Esprit qui l'accompagnent ; par contre, il n'y a rien de pire que la fausse mystique, que le faux amour de Dieu et du prochain, qui n'a de vrai que le nom, et qui lui ressemble comme le faux diamant imite le véritable"²¹.

¹³ Cf. *Mes enfants de Kaboul*, p. 197.

¹⁴ Cf. *Nous avons partagé le pain et le sel*, p. 13.

¹⁵ Cf. Louis GARDET, *Regards chrétiens sur l'islam*, Paris D. de B., 1986, "Une expérience mystique en terre d'islam", p. 163-171.

¹⁶ Cf. Louis GARDET, *Expériences mystiques en terres non-chrétiennes*, Paris, Alastia, 1953 ... p. 49.

¹⁷ ANSARI, *Chemin de Dieu*, Paris, Sindbad, 1985, p. 86.

¹⁸ *Cris du cœur*, p. 105, N° 95,

¹⁹ Cf. L. GARDET, *Expériences mystiques...* p. 169 ; *La mystique*, Paris, PUF, 1970.

²⁰ Cf. *Prêtre des non-chrétiens*, p. 51-67.

²¹ Cf. R. GARRIGOU-LAGRANGE, OP, *Les trois âges de la vie intérieure, prélude de celle du ciel*, Paris, Cerf, T. 1, 1938, p. 458-9.

Le partage du pain

Un jeune de Kaboul, Ghaffâr, avait invité le frère Serge à venir dans sa famille "partager le pain et le sel". Il avait accepté l'invitation. Peu après, Ghaffâr, mourut dans un accident de voiture. Le repas partagé dans sa famille se révéla alors pour le frère Serge d'une richesse spirituelle immense²², ce fut pour lui comme un geste de fondation pour sa vie afghane. Le frère Serge écrivit alors tout un livre pour célébrer l'événement, c'est : *Nous avons partagé le pain et le sel*. Le frère Serge est revenu sur l'événement dans *Mes enfants de Kaboul* : "Cet accident me bouleversa. Je méditai sur "le pain et le sel" qu'à sa demande nous avons partagés, donnant au geste une valeur quasi "sacramentelle", aux conséquences incalculables. Et c'est au cours de cette réflexion que tout s'éclaira. Le sens de ma vie à Kaboul? Ghaffâr, sans s'en douter, m'avait donné la clé pour le comprendre. J'étais ici pour partager la vie des Afghans, dans la banalité de ses événements quotidiens, ne serait-ce que pour manger ensemble... Un tel partage liait ma destinée à la leur, scellait le droit d'intercession - si cher à Louis Massignon - me consacrait trait d'union entre le Christ et eux, instrument silencieux de la Grâce." ²³

Le frère Serge, qui nous a quittés en cette année 2005, année de l'Eucharistie, peut nous aider par son témoignage à "découvrir la portée d'un geste qui nous est familier : le partage du pain et du sel"²⁴ car il nous fait explorer des horizons infinis et sans cesse nouveaux de ce mystère déjà vécu par les pèlerins d'Emmaüs. Ce geste était toujours pour lui sa préparation à la célébration de l'Eucharistie.

"Depuis que le Seigneur a partagé le pain avec ses apôtres en en faisant une communion à son Corps, tout partage du pain m'apparaît comme le signe, l'appel, la préparation ou le prolongement de l'Eucharistie. Toute infidélité au lien que crée la partage du pain a quelque chose de sacrilège. Lorsque j'ai, pour la première fois, partagé le pain et le sel avec Ghaffâr, c'était dans une pièce contiguë à la petite chapelle où, le soir même, je devais consacrer l'Eucharistie. Célébrant au rite oriental, c'est ce même pain, partagé entre nous pour sceller l'amitié, dont une part est devenue la Corps du Christ. Il l'ignorait, je le savais... Mais la réalité était là, indépendante de la connaissance plus ou moins claire qu'en avait l'un ou l'autre de nous deux. D'ailleurs, précisément parce que le partage du pain avait délibérément pour but d'assurer une communion de vie, une unité d'être, en moi et par moi il avait part au mystère, dont il avait accompli le geste préfiguratif"²⁵.

J'attends l'étoile du matin²⁶

En août 1983, le jour même où le frère Serge arrivait au couvent de l'Annonciation à Paris, rapatrié de Kaboul dans un état de fatigue extrême, j'arrivais le même jour de Mossoul et j'étais sans le savoir dans une situation assez identique à la sienne : pour l'un comme pour l'autre ce jour devait se révéler avoir été le départ d'une terre d'adoption. Depuis j'ai revu plusieurs fois le frère Serge, en particulier au Caire où il a pu revenir revoir ses nombreux amis égyptiens et revivre un peu dans son ancien couvent.

Les frères du Caire ont eu la grande joie, en 2002, de voir revenir parmi eux, pour deux mois, le frère Serge. Il anima alors pour eux un séminaire sur Ansârî et chaque frère avait à présenter, sous sa conduite, un peu de l'enseignement du maître de Hérat. La carte prospectus de l'IDEO, faite à cette occasion, montre le frère Serge entouré de ses jeunes frères dominicains lors de ce séminaire.

Durant le temps pascal 2005, peu après la mort du frère Serge, j'étais à Istanbul parmi les réfugiés chrétiens irakiens qui ont dû quitter leur pays et qui transitent par cette grande ville. Et voilà qu'un jour, alors que je me trouvais dans une famille que je connaissais de Mossoul, on apporta devant moi une petite table sur laquelle était déposés un petit pain et une soucoupe remplie de sel : on me demanda de les bénir. Alors, j'ai béni en chaldéen, et je me suis dit : "Voilà, mais c'est le père de Beaucecueil!".

Alors, frère Serge, Bon Jour, en Dieu!

²² Voir *L'hospitalité musulmane et le partage du pain et du sel*, in *Se Comprendre* n° 77, 3 mars 1966

²³ Cf. *Mes enfants de Kaboul*, pp. 60-61.

²⁴ Cf. *Nous avons partagé le pain et le sel*, p. 12.

²⁵ Cf. *op. cit.*, pp. 38-39.

²⁶ Cf. Serge de BEAURECUEIL, *Je crois en l'étoile du matin*, préf. d' André Gouzes, Cerf, Paris 2005, 146 p.

Les étapes d'une voie nouvelle

1. A l'école de 'Abdullâh Ansârî²⁷ (Serge de Beaurecueil, OP)

Ansârî a joué un grand rôle dans ma vie. Je lui dois notamment d'être allé en Afghanistan et d'y être resté vingt ans. Aussi parce que, hanbalite²⁸ convaincu, on ne peut le soupçonner d'avoir subi quelque influence de l'extérieur : le Coran, la Sunna, et c'est tout ! Le reste était innovation coupable (*bid'a*). Aussi passa-t-il sa vie à combattre les théologiens et détestait-il les philosophes...

Aperçu biographique

'Abdullâh Ansârî est né à Hérat, à l'Ouest de l'Afghanistan actuel, en 1106. Son père, un boutiquier, avait fréquenté un ascète puis le Cercle soufi dont faisait partie 'Abd al Malif Iskâf, dernier survivant parmi les disciples de Hallâj. C'est lui qui éveilla son fils à la vie spirituelle, dès le plus jeune âge. L'enfant, surdoué, apprit le Coran, le hadîth et la littérature, tant arabe que persane. Il était encore petit quand son père abandonna les siens.. Aidé par ses maîtres et des amis, il continua ses études, auprès d'un riche exégète, Yahyâ 'Ammâr, qui reconnut en lui son futur successeur. Adolescent, il fit la rencontre d'un soufi, qui détecta «quelle lumière Dieu avait déposée dans son cœur ».

A vingt ans, 'Abdullâh partit pour le centre de vie intellectuelle et spirituelle de Nîshâpûr «afin d'y étudier le hadîth et le droit, d'y voir les cheikhs, de tirer profit de leur rencontre et de leur bénédiction ». Au bout d'un an, il revint à Hérat. A vingt-six ans, il prend la route du pèlerinage : malheureusement, la caravane ne peut dépasser Bagdad. Le jeune homme profite du retour pour rencontrer des cheikhs, dont on lui avait parlé à Nîshâpûr ; surtout Abû l-Hasan Kharaqânî, le vieux cheikh illettré qui le marqua pour toujours. «Sans lui, avouera t il, je n'aurais jamais su ce qu'est la Réalité (*haqîqa*)».

En 1033, Ansârî, de retour à Hérat, commence à avoir des disciples, souvent plus vieux que lui, d'ailleurs. Pendant l'hiver de 1034, on invite le jeune maître à prendre part à une réunion de soixante-deux cheikhs, qui doit avoir lieu à Nubâdhân. Avec eux, il parle mystique, prend part à des séances de musique et de danse (*samâ*) où l'on tombe en extase. Laissons le raconter lui-même: « Transporté d'émotion, je déchirai mon vêtement. Je me rendis à la Mosquée. J'étais encore dans l'ivresse du *samâ* lorsque l'on me demanda: Quel était ce jeune homme qui était avec toi, portant une longue tige de narcisse, pendant le *samâ* ? Chaque fois qu'il l'approchait de tes narines, ton émotion augmentait et tes forces t'abandonnaient... Je lui dis alors: Ne révèle cela à personne !».

Sur ce, n'emportant que son vieux tapis de prière, Ansârî regagna précipitamment Hérat. Le jeune maître a découvert l'équivoque possible de l'extase. Il a associé à Dieu, comme cause de son ivresse, le parfum d'une fleur. Plus jamais il ne prendra part au *samâ*. Sans l'interdire à ses disciples, car de grands maîtres l'ont pratiqué, il leur déconseillera de le faire. A la mystique de l'ivresse (*sukr*), il préférera celle de la lucidité (*sahw*). Echaudé par l'expérience malheureuse de Nubadhân, il ne parlera plus mystique, revenant au hadîth. qu'il avait étudié.

En bon hanbalite, il veut trouver que Dieu est une personne, a une âme; qu'il se trouve sur le Trône, a une limite, des côtés, une face, deux yeux, des mains, des pieds...Et la bagarre commence avec les théologiens (*ahl al-kalâm*), et elle durera jusqu'au dernier souffle d'Ansârî, avec des heurs divers, selon le pouvoir politique. De 35 à 47 ans, le maître connaît douze années d'épreuves: interdiction d'enseigner, exil, et même mise aux fers, sans compter la misère due à la mort de son principal bienfaiteur. Un fait est à noter: en 1044, il entreprend de commenter le Coran. L'essai ne lui paraissant pas satisfaisant, il recommence...A sa mort, quarante ans plus tard, il n' aura pas achevé son commentaire.

Avec la dynastie des Seldjoukides, ses ennemis se voient arrêtés, malmenés par la populace. Onze ans durant, il va pouvoir jouir de son triomphe et traiter longuement de l'itinéraire spirituel²⁹. Un

²⁷ Extrait de Serge de BEAURECUEIL, *N'être plus que Dieu*, in *Islamochristiana*, n° 29, PISAI, Rome 2003

²⁸ Une des quatre écoles juridiques en Islam, fondée par Ibn-Hanbal (m. 855)

²⁹ Voir ANSÂRI, *Chemin de Dieu*, Sindbad, Paris 1985, 287 p.

disciple nous a laissé ses notes, qui constituent le Livre des Cent Terrains (*Kitâb-i Sad Maydân*). De 58 à 64 ans, Ansârî va retrouver la bagarre avec les théologiens qui enseignent dans les grandes villes de l'empire, à commencer par Bagdad. A Hérat, ils vont en profiter pour le dénoncer. En 1066, ils obtiennent qu'il soit exilé à Balkh. Grâce à l'intervention d'un soufi, le vizir l'autorise à rentrer chez lui. Pendant près de vingt ans, le maître pourra vivre tranquille.

Une dernière épreuve attendait cependant le vieil homme. Il avait quatre-vingts ans, quand un «théologien philosophisant» s'avisa d'exercer à Hérat. En l'apprenant, son sang ne fit qu'un tour; il dit ce qu'il en pensait avec sa violence coutumière. Un groupe de ses disciples alla mettre le feu à la maison du misérable, qui réussit à s'enfuir de justesse, après avoir été roué de coups. Les notables de la ville, pour dompter l'émeute, décident d'expulser Ansârî, séance tenante, avec ses fils et ses serviteurs. Au printemps, les exilés reçoivent l'autorisation de regagner Hérat, où ils sont reçus triomphalement, le mercredi 21 avril 1087. C'est là que le maître mourut, deux ans plus tard, le 8 mars 1089. Sa tombe, au Gazargâh, est vénérée jusqu'à nos jours.

Une mystique de la lucidité

Ansârî n'a pas oublié son expérience du samâ de Nubâdhân... Depuis lors, il a une piètre idée de l'ivresse, centrée sur le moi, ses émotions, son incapacité à se dominer... Il en va autrement de la lucidité, une demeure s'élevant au-dessus de l'attente, dispensant de la recherche, et pure de toute angoisse. Il n'y a de lucidité que par Dieu : c'est lui qui nous fait nous « emparer » de la Réalité au-delà des apparences. La lucidité fait partie des étapes de la vie ; par elle, nous arrivons « au bord de l'océan de l'Unification (*tawhîd*) ».

Le ch. 100 des *Étapes* nous montre la continuité entre la profession de foi du plus humble musulman et le sommet de la vie spirituelle. Pour Ansârî, la vie mystique est l'épanouissement naturel de la vie du croyant, non un surplus facultatif... L'Unification se fait en trois étapes : La première, c'est l'attestation qu'il n'est de Dieu que Dieu (Coran 47, 19). C'est sur elle qu'a été établie la direction de la prière; et que la terre de l'Islam a été séparée de la terre d'infidélité. C'est elle qui fait l'authenticité de la religion pour le Commun des Gens. La deuxième Unification, qui s'appuie sur les Réalités, est celle des Privilégiés. Elle consiste à laisser tomber les motifs extérieurs, à s'élever au-dessus des discussions des intelligences et de l'attachement aux attestations. Il s'agit de cheminer dans la voie de l'abandon de ce qui vient à l'être. Cette Unification trouve son authenticité par la science de l'anéantissement et se purifie dans la science de la concentration en Dieu.

Quant à la troisième Unification, c'est celle que Dieu s'est réservée à Lui-même et qu'Il a jugée digne de Sa mesure. Il en a irradié une fulguration vers l'intime du cœur d'un groupe de Ses élus, tout en les rendant muets pour la décrire et incapables de la divulguer. C'est à cette Unification que tendent ceux qui pratiquent l'ascèse et ceux qui sont en possession d'états mystiques: c'est elle que prennent pour fin ceux qui magnifient Dieu, et qui dissertent sur l'essence de la concentration en Lui.

Tout l'itinéraire spirituel est résumé dans ce dernier chapitre des *Étapes*, et c'est bien la lucidité qui, sous l'action de Dieu, fait peu à peu prendre conscience de la Réalité: depuis toujours, Dieu était tout et Il est la cause unique de tout ce qui vient à l'être, malgré les apparences. Il nous faut consentir à diminuer pour Lui laisser la place, jusqu'à ce qu'Il irradie en nous une fulguration de sa propre Unicité. Ansârî prend toutes sortes de précautions pour parler de ce moment, afin de ne choquer personne : « Mon Dieu! l'éclat de Ta puissance n'a pas laissé de place à l'allusion. Le pas de Ton unicité a effacé la piste des vains compléments. Ainsi le serviteur a perdu tout ce dont il disposait, et tout ce qu'il pensait est devenu néant. La part qui Te revient n'a cessé de grandir, celle du serviteur n'a cessé de décroître, au point qu'il ne demeure plus que ce qui était vrai au début »³⁰, Dieu seul, avant que le monde fût.

Trouver Dieu

Dans les *Cent Terrains*, il n'est question que de la recherche (talab): recherche de l'affranchissement de la souffrance; recherche de la récompense (le paradis, l'intercession et le contentement); recherche de Dieu, « sublime entreprise, où l'on renonce au monde et à la vie future. Les gens la regardent avec impuissance car, pour toute chose, d'abord on cherche, puis on trouve, alors

³⁰ ANSÂRI, *Cris du Cœur*, n° 52

que s'il s'agit de Dieu, d'abord on trouve puis on cherche. Ces chercheurs de Dieu sont de grande valeur. Tâche de comprendre! Dieu en sait davantage».

Dans les *Étapes*, aucun chapitre n'est consacré à la recherche. Par contre, la découverte fait l'objet du ch. 96, le seul où l'auteur signale que «Dieu a employé le mot *trouver* dans le Coran, de façon explicite, en plusieurs endroits. Il a dit, par exemple: «Et il trouvera Dieu auprès de lui» (Coran, 24, 39). Puis vient la description suivante: «la découverte est un terme qui signifie s'emparer de la réalité de la chose. C'est un terme qui recouvre trois significations : la première est une science émanant de Dieu et qui coupe court aux attestations ; la seconde est une découverte sous mode de vision immédiate, ce qui retranscrit toute possibilité d'allusion. La troisième est celle qui se réalise quand disparaît la forme de la découverte, du fait de la submersion... »

« Tout ce qui n'est pas Dieu est voile qui le cache; c'est se leurrer que chercher Dieu avec le voile. Ton être, seuls Tes amis peuvent le découvrir; connaître n'est pas toujours trouver! Pour toute chose, on cherche et puis on trouve; Lui, on le trouve, puis on le cherche... Tu préviens la recherche de celui qui Te trouve; et celui qui Te cherche ne peut imaginer que Tu es avec lui. La recherche est donc vaine, et le chercheur frustré... » (*Cris*, n° 161).

Tel le rayon, inséparable du soleil, venant nous apporter, sans nous consumer ni nous éblouir, sa chaleur et sa lumière, ainsi le Soufi, au terme de son itinéraire n'est plus que plus que Dieu parmi nous, sous apparence humaine. La vocation du soufi, c'est d'être *Emmanuel*...

Conclusion

Que penser, du point de vue chrétien, d'une telle expérience, vécue en strict milieu musulman, sans aucune influence extérieure ?

A vrai dire, je ne me suis rarement posé la question. En travaillant, je me suis seulement efforcé « d'entrer dans la peau » d'Ansârî, afin d'être fidèle à sa pensée et à ce qu'il a vécu... En découvrant la dernière citation, concernant les amis de Dieu, j'avais tout de suite pensé à la personne de Jésus: ceux qui l'ont « cherché », ont « trouvé » Dieu.

Plus tard, une piste intéressante m'a été ouverte. J'avais donné à lire à mon prier un article que j'avais intitulé " *Mémoire de l'homme ou mémoire de Dieu* " ³¹ pour savoir ce qu'il en pensait. « Mais c'est du Maître Eckhart! » m'avait-il répondu.

J'avouai avoir assez peu fréquenté ce mystique rhénan ³² et ce fut l'occasion de faire sa connaissance. Le premier livre que je trouvai pour m'initier s'intitulait: " *Laisse Dieu être Dieu en Toi !* " ³³. L'expression est tirée du sermon n° 8: « Où prend fin la créature, Dieu commence à être. Or Dieu n'exige pas plus de toi que de sortir de toi-même, selon ton mode d'être de créature, et de laisser Dieu être Dieu en toi ... Sors totalement de toi-même pour Dieu et Dieu sortira totalement de lui-même pour toi. Quand tous deux sortent d'eux mêmes, ce qui demeure c'est l'Un dans sa simplicité ».

Nous retrouvons ici l'anéantissement (*fanâ*) et la subsistance (*baqâ*) d'Ansârî: disparaître pour qu'il n'y ait plus que Dieu. Je noterai aussi deux textes, l'un sur « trouver » Dieu, l'autre sur l'amour, où nous nous retrouvons en terrain connu:

« Rappelle-toi qu'il faut chercher Dieu sans le chercher, plutôt en se laissant faire et conduire, c'est ainsi que nous Le trouverons sans L'avoir cherché. En effet, plus on Te cherche, moins on Te trouve. Tu dois Le chercher de telle façon que tu ne Le trouves nulle part. Si tu ne Le cherches pas, tu Le trouves » (sermon n° 15).

« Dans l'Amour, il n'y a pas deux personnes, mais bien plutôt une personne et une union et dans l'Amour, je suis Dieu plus que Je le suis en moi-même » (sermon n° 5).

Bien sûr, pour Maître Eckhart, dans cet Un qui demeure, le Père engendre son Fils et s'épanouit l'Esprit Saint. Musulman, Ansârî s'en tient à l'Un, dont le mystère lui échappe. Mais, chez l'un et chez l'autre, c'est la même démarche spirituelle...

³¹ Dans MIDEO, n°22, Peters, Louvain 1995, p. 73 - 94

³² Johann ECKHART (1260-1327), dominicain et philosophe allemand, provincial en Saxe et Bohême, professeur de théologie à Strasbourg, maître du mouvement mystique rhénan (Suso, Tauler, Ruysbroeck...)

³³ J. M. GUEULETTE, Paris, Cerf, 2002, 118 p.

2. Nous avons partagé le pain et le sel³⁴ (Jean Déjeux, PB)

Ce beau petit livre est une méditation sur l'action apostolique, non à la lumière de la vie publique du Christ, mais à celle de sa vie cachée : le temps de Nazareth vécu par le P. de Beaurecueil à Kaboul en Afghanistan comme l'ont vécu ailleurs, et avec des modalités diverses, Ch. de Foucauld, le P. Peyriguère, l'abbé Monchanin, comme la vivent les Petits Frères et Petites Soeurs de Jésus et combien d'autres, prêtres, religieuses et laïcs enfouis en milieux musulmans, dans le silence et la fidélité de tous les jours, rencontrant le Seigneur au creux du quotidien.

Tout a commencé un soir à Kaboul où le Père reçut la visite de Ghaffar, jeune musulman de quinze ans : " Accepteriez-vous que nous mangions ensemble, une fois chez vous, puis une fois chez moi ? Je voudrais que nous partagions le pain et le sel, après quoi nous serions liés pour toujours..." Ainsi fut fait. Hélas ! quelques mois plus tard Ghaffar était tué accidentellement en auto. Son camarade, qui conduisait, était blessé. Au Père qui le visite à l'hôpital il dit simplement ceci : "Quand je serai guéri, comme avec Ghaffar, il faut que nous partagions le pain et le sel..."

C'est sous ce signe de l'hospitalité d'Abraham que le Père rédige quelques réflexions "théologiques" : « En Afghanistan, dit-il, la théologie se confond avec la vie, la prière, l'amour, avec la découverte des liens spirituels que crée le partage du pain et du sel".

Le pain et le sel

Le pain rompu (Didachè IX,4) était considéré par les premiers chrétiens comme le sacrement de l'Eglise. L'Eglise a existé pendant des siècles en Afghanistan, puis tout a disparu. Cependant "le pain et le sel m'ont fait découvrir l'Eglise, celle de chez nous, partie intégrante de cette humanité immensément aimée de Dieu, rachetée par le Sang du Christ... Elle ressemblait à ces femmes de chez nous dont le visage, découvert à la maison, disparaît au dehors sous le voile, au point qu'il est impossible de les reconnaître. Ainsi ai-je reconnu la présence de l'Eglise pour avoir partagé avec ses enfants le pain et le sel. Comme elle était discrète, silencieuse ! A son insu, j'ai soulevé le voile et son visage de lumière s'est miré dans mon cœur... Je vis donc, lourd de ce secret, que Dieu seul partage avec moi"(p. 36).

Puisqu'il n'y a qu'un pain, nous ne formons qu'un corps (1 Co. 10, 17). Lorsque j'ai, pour la première fois, partagé le pain et le sel avec Ghaffar, c'était dans une pièce contiguë à la petite chapelle où, le soir même, je devais consacrer l'Eucharistie. Célébrant au rite oriental; c'est ce même pain, partagé entre nous pour sceller l'amitié, dont une part est devenue le Corps du Christ. Il l'ignorait, je le savais. Parce que le partage du pain avait délibérément pour but d'assurer entre nous une communauté de vie; une unité d'être, en moi et par moi il avait part au mystère; dont il avait accompli le geste préfiguratif. (p. 39)

J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger (Mt, 25, 31-35). Que demandera-t-on aux bouddhistes, chrétiens, musulmans, sikhs, hindous ? S'ils ont jeûné ? S'ils ont fidèlement accompli leurs prières ? "On les jugera sur le partage du pain et du sel, sur l'hospitalité, sur l'amour". Ghaffar arriva un jour à la mosquée sans manteau parce qu'il l'avait donné à un pauvre en chemin; il hébergeait gratuitement une famille dans le fond du jardin; il offrait simplement mais généreusement l'hospitalité. "Je ne t'ai rien dit, car tu n'aurais pas compris; mais je savais que le Christ entraînait avec moi; à travers moi, dans ta pauvre demeure (Mt 10, 40) et, en mettant la main au plat, je savais que c'était avec Lui que tu allais partager le pain et le sel !" (p. 4)

Et il passa toute la nuit à prier Dieu (Lc. 6, 12). "C'est en Afghanistan que j'ai découvert cette prière spéciale qui dresse l'homme devant Dieu pour un peuple qu'il aime. La nuit, lorsque mon peuple dort, pieds nus, accroupi dans le fond de ma petite chapelle, je me fais son intercesseur... Et je suis là, accablé de toutes les fautes de mon peuple, affligé de toutes ses peines, lourd de tous ses espoirs. Tous les petits qui sont nés aujourd'hui, j'en fais des enfants de Dieu. Toutes les prières accomplies dans les maisons, dans les mosquées, je les transforme en "Notre Père". Mon cœur n'est plus que le creuset où, au feu de l'amour du Christ, tous les alliages de chez nous se métamorphosent en or. Et à travers mes lèvres, c'est l'Afghanistan tout entier qui clame vers le Père cet "Abba" que lui souffle l'Esprit" (p. 52)

³⁴ Serge de BEAURECUEIL, Paris, Le Cerf, coll. "Parole et Mission", 1965, 105 p., présenté par Jean Déjeux, P.B., dans *Se Comprendre*, n°39, du 7 novembre 1965. Réédité en 2001 : *Un chrétien en Afghanistan*

Si le grain ne meurt... (Jn, 12, 24). Il faut que je reste avec mon peuple, afin de les aimer, comme Jésus "jusqu'à la fin". Pour moi, c'est la seule grâce que je demande par l'intercession d'Ansâri, de Ghaffar et de tous nos saints". "Il faut du bon pain, pour que tous ceux de mon peuple aient leur part, Et pour cela, il faut que le grain meure, le meilleur grain... Je l'ai compris en contemplant Ghaffar étendu sur le sol, drapé de blanc, endormi pour toujours, à l'endroit même où nous avons partagé le pain et le sel" (p. 53)

Le sel de la terre (Mt 5, 13). "Le sel ne fait que donner sa saveur au pain partagé. Du geste humain il fait un sacrement. Sous son action, le partage du "pain quotidien" devient communion au "pain de demain"; le malheureux n'est plus que ce "plus petit d'entre mes frères" dont le Christ a revêtu les traits.. Pouvoir admirable du Sel de Dieu qui révèle toute la saveur des hommes; qui fait se dégager la bonne odeur du Christ de toutes les fleurs de mon peuple, épanouies au soleil de la grâce; bercées au souffle de l'Esprit" (p. 58).

"Si quelqu'un désormais demande ce que je peux bien faire, loin de mon couvent, dans nos montagnes, qu'on ne lui réponde pas que j'enseigne à l'Université, ni que je poursuis mes travaux sur la mystique musulmane (c'est tellement secondaire !). Simplement, car c'est là l'essentiel : "Il partage le pain et le sel".

Cela suffit

Malheur à moi si je ne prêchais pas l'Evangile ! (1 Co. 9, 16). Tout le problème est là. Or le partage du pain et du sel apparaît avant tout comme un mystère de silence ! La Parole est bien présente mais dans le geste et dans le cœur. Où est la proclamation du Royaume? Quelqu'un écrit au Père : "Je pense que vous êtes dans le droit fil de l'Evangile, que l'essentiel du message du Seigneur est dans ce partage et que s'il est accompli, cela suffit".

Lumière du monde sous le boisseau (Jn, 8, 12). Pendant trente ans le Christ s'était tu. Contre trois ans à peine de prédication. Le Verbe incarné ! " Simple artisan d'un petit bourg de Galilée, incognito. "Venir, être, s'incarner, demeurer parmi les hommes, y être vu d'abord., avant d'être entendu, voilà la vie cachée ! Celle-ci était le long chemin qui, à longueur d'années, conduisait au Calvaire. Le Sauveur y faisait son apprentissage de l'humiliation et de l'obéissance, en portant la croix des hommes tous les jours. A la lumière de l'Incarnation comme à celle de la Rédemption, la vie cachée apparaît comme une partie intégrante de la mission du Verbe.

Comme la pluie et la neige... (Is. 55, 10). Dans la vie cachée de Nazareth, le Verbe est là : il ne se fait pas entendre mais voir et sous les traits d'un charpentier. Il n'emprunte pas alors notre bouche pour faire son oeuvre mais nos mains. "Nos gestes d'hommes, où s'exprime notre être (plus que dans nos paroles), même les plus banals, sont devenus divins. Il suffit de les faire pour faire ceux du Verbe, pour que le père y retrouve son Fils. Si on ne le sait pas, lui du moins le sait bien" .(p. 71)

Le Royaume de Dieu est parmi vous (Lc 17, 21). Les deux paraboles du grain jeté en terre et du grain de sénevé illustrent la réponse de Jésus aux Pharisiens sur le Royaume de Dieu. Pour qu'un jour la moisson soit à point, pour que les oiseaux trouvent l'ombre, il suffit que le contact ait lieu avec la terre, il suffit que le grain y soit enfoui. La vie cachée, c'est le Verbe de Dieu enfoui dans notre terre, où la nuit de Noël il fut jeté. Rien d'insolite à observer, mais le Royaume est là, en Lui, présent.

Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu (Jn 1, 48). Le charpentier quitte son atelier; il va vers les hommes, la vie publique commence, mais Jésus se tait. Il se mêle à la foule, "il passe" (Jn 1, 35). "Où demeures-tu ?" Question de Ghaffar à Kaboul, de tant d'autres... Venez et voyez. Il ne s'agit pas d'abord d'entendre mais de voir. Nathanaël, Jésus l'a déjà vu sous le figuier. Dans un regard, Jésus l'a deviné. Cela suffisait pour l'instant, Nathanaël en verra bien d'autres, jusqu'au Seigneur ressuscité. "Vie cachée de Jésus , Rencontre avec les hommes, pénétration de leurs secrets, de leurs appels... Condition de toute parole qui, pour être acceptée; doit être une réponse" . (p. 77)

Et il fut transformé devant eux (Mt 17, 2). Point commun entre la vie cachée et la Transfiguration, ici et là le Verbe se fait voir, dans le silence. A Nazareth et au Thabor, c'est le même Jésus qui se fait voir. A Nazareth, quiconque le veut voit Jésus, comme tout autre habitant du village. A la Transfiguration, seuls Pierre, Jacques et Jean sont admis, et ils devront se taire, jusqu'à ce que tout soit accompli . "Comme au Thabor, j'ai vu rayonner "la gloire" , tout à la fois la sienne et la leur, sur leur visage. Les vêtements élimés d'un "pauvre" de chez nous ont tout à coup ruisselé de lumière. Comme au Thabor, du haut du ciel, j'ai entendu la voix du Père qui le proclamait son enfant... Je n'avais plus qu'à m'incliner, front contre terre, et à adorer en tremblant". (p. 79)

Cela suffit ! La Bonne Nouvelle, c'est que le Verbe est venu partager le pain quotidien des hommes, pour qu'ils partagent avec lui le grand repas du Royaume. La Bonne Nouvelle, c'est que "Dieu est amour" et que "celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui" (1 Jn 4, 16).

Cela suffit, car tout y est, comme dans la vie cachée de Jésus : présent, mystérieusement, comme l'arbre entier dans le grain... La vie cachée de Nazareth, c'est l'Incarnation qui s'accomplit et la Rédemption qui commence; c'est le Verbe de Dieu fécondant notre terre, c'est le Royaume parmi nous; c'est le Sauveur pénétrant, libérant et comblant nos aspirations les plus secrètes, c'est l'envers de la Transfiguration... Tout y est actuellement donné, et tout y est à venir. Mystère de Nazareth, perpétué dans nos montagnes, tu peux durer trente ans, cent ans et même plus ? Puissé-je t'accomplir chaque jour davantage, chaque jour mieux... Cela suffit, c'est déjà le Salut". (p. 82)

Les langues de feu

Dès le début le Père se heurte au problème de la langue. Et pourtant Dieu employait le langage des gens, le dialecte de son village, à Nazareth. "Parlée par Lui, la langue était divinisée et devenait divinisante à son tour ; la langue méprisée d'un coin perdu de Galilée devenait la langue de Dieu. Avant même de servir à porter la Bonne Nouvelle, elle lui "accordait" la manière de penser et de sentir. Elle devenait sacramentelle". (p. 86)

A Nazareth, lorsque Jésus parlait aux hommes... Sa langue était la leur, langue apprise en balbutiant sur les genoux de Marie. Le Verbe parlait araméen, "comme tout le monde". Parole ordinaire, de chaque jour, qui n'avait pas pour but de proclamer aucun message, hormis l'Amour qui dans le ton transparaissait. Elle était là pour cimenter l'union avec les hommes. Le mystère du pain et du sel requiert pareillement la parole pour que le geste ne soit pas seulement le signe de l'amitié, mais l'instrument de la sanctification des Afghans, de leur rattachement au Christ à travers nous. Il fallait parler leur langue, il fallait que le langage commun fût le leur, pour pouvoir vraiment "partager".

A Nazareth, lorsque Jésus parlait au Père ... Le dialecte de Nazareth, le brave araméen vulgaire, se trouvait introduit comme de plain-pied dans les échanges trinitaires; il devenait sacré, et bien plus que l'hébreu, puisque c'était alors le langage de Dieu. Et il restait en même temps le langage des hommes, celui de leurs humbles prières de pécheurs implorant la pitié ou la foi, ou la santé pour leur enfant, ou simplement le pain, qui manque quelquefois. Coulées dans les mêmes mots, c'est en son Nom qu'elles montaient vers le Père qui, désormais, n'y voyait plus que la prière toujours exaucée de Jésus. " Prier avec les mots des Afghans, chanter avec leurs mélodies pour que "leur langage et leur chant soient désormais ceux de Jésus et deviennent pour eux sacrements du salut". (p. 91)

Il ne leur parlait point sans paraboles (Mat 13, 34). Le langage, c'est toute une façon de penser et de s'exprimer, tout un héritage spirituel. Jésus préférait au langage abstrait les paraboles plus "parlantes". Jésus connaissait les poèmes d'Israël. Il usait des Psaumes qu'il récitait en araméen . "Des siècles durant, dans son peuple, on avait chanté son chant à lui, sans le savoir"... "Et ces poèmes de chez nous, fleurs du langage de mon peuple, purifiés, transfigurés, disant plus que ce que leurs auteurs auraient pu rêver, devraient entrer dans ma prière, dans la prière de l'Eglise, dans la prière du Christ, pour qu'Il leur donne leur sens plénier, tout comme aux Psaumes, qu'il chantait à Nazareth". (p. 94)

Certes, le dernier mot n'est pas dans le temps de Nazareth : la vie cachée suffit, mais pour un temps seulement. L'annonce orale de Jésus mort et ressuscité sera toujours le moyen normal, voulu par le Christ lui-même, pour l'évangélisation. Mais les terrains sont divers : certains demandent une longue préparation morale et psychologique pour que le meilleur d'eux-mêmes se révèle un jour, pour que le grain, semé et enfoui par l'envoyé du Père, y rencontre les richesses déjà présentes. Ces témoignages silencieux sont particulièrement nécessaires en pays musulman. Mais on ne peut s'en contenter : ils appellent normalement le témoignage de la parole et de la vie publique.³⁵

3. Prêtre des non-chrétiens ³⁶ (Maurice Borrmans, P.B.)

³⁵ cf. Alfred ANCEL, *"Cinq ans avec les ouvriers"*, Paris, Le Centurion, 1963. Voir aussi *L'âme chrétienne des non-chrétiens*, in *Se Comprendre*, n° 38, 15 mars 1964

³⁶ Serge de BEAURECUEIL, *Prêtre des non-chrétiens*, Cerf, Paris 1967, coll. "Parole et Mission", 108 p.

Pleinement homme et pleinement chrétien , le Père de Beaurecueil ne pouvait pas ne pas s'interroger sur les raisons dernières et sur le "sens" même de son sacerdoce vécu en terre non-chrétienne. Au delà de la solidarité du pain partagé et du sel échangé, où tout homme peut retrouver en l'autre un semblable et un frère , n'y a-t-il pas une solidarité plus profonde où la vocation du chrétien, rejoignant le mystère du Verbe incarné, lui fait découvrir dans ce frère en humanité un membre du Christ, " en acte" ou "en appel" ? Et le prêtre, à son tour, "humanité de surcroît" pour l'Unique Prêtre de l'histoire humaine , ne reçoit-il pas de Celui-ci pleine révélation de sa relation spéciale aux hommes, chrétiens et non-chrétiens ?

Les non-chrétiens ont-ils besoin du prêtre , lors même que toute perspective de le rejoindre en sa foi semble exclue ? Trop de chrétiens aujourd'hui se posent la question et risquent d'y répondre négativement. Un collègue et ami du Père de Beaurecueil pose le problème à sa manière: "Pour faire ce que tu fais , peut-être n'était-il pas nécessaire d'être prêtre... Ce qui est sûr , c'est que tu mets en pratique les principes du charpentier de Nazareth, c'est que tu crois à ton rôle de pasteur et à ton rôle de prophète , sans prétention aucune , mais avec une simplicité et une douceur obstinées".

Tel est donc le "problème". Le Père de Beaurecueil se contente de nous faire entrer dans le secret de sa réponse personnelle à l'appel du Seigneur. Pour lui , les choses ne font pas problème , mais elles sont "mystère" : c'est peut-être en contemplant ce qu'est le prêtre en terre non-chrétienne que l'on redécouvre ce qu'il est fondamentalement au sein du peuple chrétien ! Il nous faut " contempler en même temps le Prêtre Unique et l'engagement très concret d'un prêtre vivant en Afghanistan ...L'un et l'autre s'éclairent mutuellement. Il est impossible de comprendre l'un sans l'autre ". (p. 13)

Quatre contemplations déroulent les deux volets de ce diptyque spirituel : le premier nous situe à Jérusalem, en l'année 30, où le Prêtre a vécu; le deuxième nous transporte à Kaboul, en l'année 1967, pour nous dire comment un prêtre aujourd'hui accomplit en ce lieu les mêmes fonctions

1) Le Célébrant

Le Prêtre unique , celui de tous et pour toujours, passa toute sa vie à préparer sa liturgie. Trente ans à se forger un corps solide ainsi que le voulait la Loi , et voilà pour le sanctuaire et pour l'agneau... Trente ans à manier la scie et le rabot, et voilà pour le bois... Trente ans à partager la vie des hommes, à partager le pain, les rires, les larmes, et voilà pour le cœur. Trente ans à "gaspiller" pour être "l'un des leurs". Ainsi préparée durant trente ans , et trois ans (à recruter, pour la célébration, le peuple et les servants), la Liturgie pouvait se célébrer. Elle devait durer trois jours". (p. 15)

Et à Kaboul , Il réalise aujourd'hui par son prêtre la même Célébration. "Prenez, ceci est mon corps brisé et donné pour vous et la multitude; ceci est le sang de la nouvelle alliance , versé pour vous et la multitude ; toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez cette coupe , vous annoncerez ma mort et vous confesserez ma résurrection jusqu'à ce que je revienne" ... C'est en ces termes que je célèbre chaque soir l'Eucharistie. Personne, ou peu s'en faut, n'est là... Faut-il s'en étonner ? Il n'y avait pas grand monde à la Cène, pas grand monde au pied de la Croix ! La "multitude" , dont le sort se jouait, était absente et l'ignorait... Le Prêtre, pas plus que moi , n'était "délégué" par personne ... Envoyé par le Père , il était venu seulement pour servir et pour mourir..." (p. 25)

Alors , c'est l'incognito..."Avant de "distribuer" la communion , il faut la vivre , il faut la faire, c'est dur et cela prend du temps !" Et, donc, l'Eucharistie se prépare ... par toute une vie. "C'est le soir, comme pour la Cène. Soir d'une vie, soir d'un jour, c'est le temps qui convient : "Le jour durant , je suis allé par les chemins des hommes, recueillant les trésors de leur cœur, partageant leur travail et leur pain , faisant route avec eux comme un frère, et c'est en précurseur de tout un peuple que je suis revenu, pour le Repas, leur donnant part ainsi à la Divine Liturgie, pour toujours". (p. 31)

2) Le Prophète

"Aux yeux des foules qui l'aimaient , aux yeux de la Samaritaine , Jésus était apparu comme un prophète ... Le Fils, qui était la Parole Première, s'était fait chair et était venu demeurer parmi les hommes, Et cette Parole, incréée et incarnée à la-fois, cela avait été trente-trois années d'une vie d'homme et, par elle, une quotidienne déclaration d'amour de Dieu aux Hommes... Comme les prophètes "jouaient" leur message , le Prophète lui aussi était Précurseur : "Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance , et aux aveugles le retour à la vue, rendre la liberté aux opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur (Isaïe, 61).

A Kaboul , en 1967, la prophétie n'a pas disparu. Certains pressentent l'arrivée de nouveaux prophètes, comme cet étudiant afghan interrogeant son professeur de religion : "Et si Dieu , dans sa Toute-Puissance, nous envoyait un prophète ? Les musulmans ont des idées bien arrêtées sur la question. Quant aux chrétiens , ils croient que le temps des prophètes est achevé depuis longtemps , et que cela vaut mieux..." (p. 44). Alors , c'est d'abord "par tout mon être que je prophétise"... "la prophétie n'est plus que le témoignage de Jésus, porté jusqu'aux confins du monde par les "membres de son Corps" en qui demeure et agit son Esprit. "

Ce "témoin de Jésus", "on voudrait le voir arriver les mains vides ; mais tendues, disponibles pour travailler, non point pour son clocher mais pour l'œuvre commune , non point pour s'imposer mais pour servir... ; tendues pour recevoir autant que pour donner , pour partager, pour embrasser et pour bénir ... ; tendues pour recueillir avec respect tous les trésors enfouis dans le cœur des pauvres, et prophétiquement les offrir... ; tendues, s'offrant aux menottes et aux clous... On voudrait le voir arriver si pauvre de lui-même, si plein d'humilité, si rayonnant d'amour , si discret et si transparent, que, sans qu'il soit besoin pour lui d'ouvrir la bouche , on voie en lui le Père et déjà on pressente qu'on est ses enfants (p. 47).

"Prophète humainement "inoffensif", porteur silencieux d'une Parole créatrice , incarnée et crucifiée, rien qu'en vivant ici, rien qu'en aimant, rien qu'en mourant ici, rien qu'en faisant l'Eucharistie, j'engage l'avenir d'un peuple dans la lumière...". (p. 49)

3) Le Serviteur

A tout prêtre de répéter le geste ultime de son Seigneur et Maître, ce "lavement des pieds" qui le mit , un soir, à genoux, devant les plus humbles de ses frères. Geste sacerdotal et geste prophétique , où la Parole se faisait active et laborieuse ... ! Car "Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi , mais pour servir et donner sa vie". Pour accomplir la volonté du maître, il faut d'abord s'en imprégner... Le serviteur écoute, il obéit, il reste silencieux et modeste, étonnamment discret.. "servir Dieu et servir les hommes, c'est tout un" (Is 42)

Voilà ses disciples obligés de suivre son exemple, et de ne plus jamais agir qu'en serviteurs (p. 59). Telle est la conviction du prêtre de Kaboul. Il s'agit d'assurer , à chacun , l'un des plus grands services que l'on puisse lui rendre : "d'abord faire attention à lui , quel qu'il soit ; le découvrir tel qu'il est , si différent des apparences, unique au monde , qu'il soit mendiant ou qu'il soit roi , si grand et si pauvre à la fois qu'il conviendrait de lui baiser les pieds et de donner sa vie , avec le Serviteur, pour sa rançon ... Libre à vous de croire aux doctrines. Moi, je préfère croire aux hommes et à l' Esprit, car ce sont eux qu'il faut servir. C'est autrement plus difficile ! Chaque homme est un mystère (l'Esprit souffle où il veut Jn 3, 8). Il faut faire siennes les insondables voies de Dieu : L'Esprit seul me le fait découvrir en eux , je Le retrouve au travail et je dois le laisser faire" (p. 64).

4) Le Pasteur

Le thème du Pasteur culmine, à travers la Bible, en la personne de Jésus-Christ et se continue, de nos jours, en tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, voient leur service devenir responsabilité. "Il est midi, c'est l'heure où le troupeau, las d'arpenter la plaine , s'arrête et se disperse... C'est l'heure où le pasteur contemple ses brebis.... Pour que son regard porte plus loin , il s'est fait hisser sur la croix. Trois heures au poste de vigie lui suffiront : de toute éternité, il connaît ses brebis, chacune par son nom (Jn 10, 3)... Avant de s'endormir , accroché par les clous en plein milieu de ses brebis dispersées , c'est avec un regard de Sauveur Crucifié qu'il les passe en revue, en commençant par ses bourreaux... Il étend les bras pour accueillir, pour que tous les errants , tous les pécheurs de tous les lieux , de tous les temps jusqu'à la fin du monde, les trouvent grands ouverts... Car le véritable Pasteur des brebis "marche en tête du troupeau, premier d'une cordée sans fin, toujours ouverte , qui doit franchir le ravin de la mort avant d'escalader le ciel". (p. 78)

Et lui, le prêtre de Kaboul, comme tout prêtre immergé dans son peuple, se trouve aussi en tête d'un troupeau , premier d'une cordée dont il n'aperçoit plus la fin, tant elle se ramifie en mille cordées secondaires dont il ne sait qui s'y accroche ou s'y attache ! Il a ses "hôtes" ordinaires ou, disons, sa "maison", quelques jeunes gens devenus ses intimes et ses "commensaux", "minuscule troupeau, uni par le hasard ou par la providence , et qui serait bien étonné si on lui déclarait qu'il construit le Royaume ... Si étrange que cela paraisse , nous parlons peu chez moi de religion , chacun demeurant libre et respectant les autres , quels qu'ils soient ... Cela semble banal et c'est un vrai

miracle: quatre races à nous cinq ! Trois religions : deux musulmans sunnites , deux musulmans chiïtes et moi qui suis chrétien ! . Mais ce troupeau s'étend, en ondes concentriques, bien au-delà de ce "petit troupeau" qui forme ma famille ... Chez moi , comme chez les Afghans, on ne sait jamais trop combien seront à table. Les amis sont chez eux : point n'est besoin de prévenir. Et partager le pain, c'est déjà partager un peu la destinée ; c'est , qu' on le veuille ou non, s'agréger au troupeau..." (p. 82)

Mais à Kaboul, le prêtre n'a "aucune autorité pour dicter ce qu'il faut faire, aucun titre à diriger... C'est la voie du Prêtre qu'il faut adapter : à près de cinquante ans , il s'agit de renaître au milieu du troupeau... Il faut perdre sa vie dans la foule anonyme , afin de la trouver, et de trouver la leur..." Dans cette renaissance spirituelle qui le rend connaturel à tout un peuple , le prêtre , pasteur de non-chrétiens , se tient "sur la tour de guet"... " Eclairé par l'Esprit, je les suis du regard, et je sonde leur cœur. Au-delà de la gangue où il est enfermé , je scrute leur mystère. J'y discerne le cri qui vient des profondeurs. Pasteur de non-chrétiens, au nom de mon troupeau, je suis toute la Nuit à mon poste de garde , les yeux fixés sur l'horizon , où je sais que bientôt s'en va poindre le Jour". (p. 86)

Postface (du Père J. Dournes, mep³⁷)

Est-il si nécessaire d'être prêtre, là où nul "ministère" sacerdotal n'est à envisager ? N'est-ce pas l'heure et le lieu des seuls témoins laïcs de l'Evangile ! Tout tient "à la conception que l'on se fait du sacerdoce. A une vision essentielle du sacerdoce-état religieux... a succédé une vision existentielle qui conduirait, à la limite , à faire du sacerdoce une pure fonction". Or, faut-il le souligner, "le prêtre est aussi un consacré pour l'Evangile"...Même sans "fidèles", S. de Beaurecueil est officiant et pasteur !

Si le prêtre est appelé à cette mission unique en terre non-chrétienne , c'est bien parce qu'il "fait l'Eucharistie" et "rassemble" déjà une communauté (une Eglise) par anticipation. L'expérience du Père de Beaurecueil rejoint ici celle du Père Peyriguère , et celle du Père Foucault avant lui , et celle encore de tant d'autres prêtres qui ont su et savent quel est le rayonnement salvifique du Sacrifice eucharistique et de la Sainte Réserve en ces pays, "La Mission est d'abord le fait de tout le Peuple de Dieu ; au sein de ce Peuple, le service spécifique du prêtre est de réaliser sacramentellement la récapitulation des hommes dans le Christ , achèvement eucharistique du témoignage des chrétiens. L'Eucharistie établit en lui un lien particulier avec le Christ , qui est aussi lien de ce peuple avec le Christ...Le sacerdoce donne une expérience particulière de Dieu et des hommes ; cette expérience forme l'être du prêtre ; son être est marqué par la relation originale qu'il entretient avec le Christ et c'est cette relation qui justifie sa présence chez des non-chrétiens ; même s'il devenait muet, il serait leur prêtre auprès de Dieu parce que les portant, pour sa part , comme le Christ porte le Monde.

La raison dernière pour laquelle tout prêtre des non-chrétiens est , lui aussi, célébrant, prophète, serviteur et pasteur, c'est qu' au milieu de ces hommes et de ces femmes qui sont "ordonnés au Christ" , le prêtre est médiateur et sa "fonction de signe-de-relation" le met en état d'intersession" . Disons qu'il est signe, sur un mode supérieur; il lit aussi les signes que Dieu lui fait en les autres ; et c'est dans la mesure où il est lui-même signe juste qu'il peut reconnaître et lire avec justesse les signes des hommes". Avec le Prêtre unique et comme lui, il veut "atteindre" tous ceux qui sont loin pour leur faire deviner combien Il leur est proche et les voudrait proches de Lui.

4. Un témoin à Kaboul (P. Eugène Lehembre, c.c.n.)

J'ai été coopérant français en Afghanistan à Kaboul en 1977 et 1978. C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance du P. Serge de Beaurecueil.

Je faisais mon service militaire comme médecin, attaché à un grand lycée de Kaboul. Avec un autre médecin, nous assurions les soins auprès de la communauté française en Afghanistan ainsi qu'auprès des touristes. En 1977 le pays était paisible. A partir du coup d'état communiste d'avril 1978, la vie y est devenue plus difficile³⁸.

³⁷ Envoyé au Vietnam, le P. DOURNES, des M.E.P., rejoint notre réflexion sur les situations apostoliques d'aujourd'hui : *En suivant la piste des hommes*, Julliard, Paris 1955 ; *Dieu aime les païens*, Aubier, Paris 1963 ; *L'offrande des peuples*, Cerf, Paris

³⁸ Le Pdt Taraki, auteur de la réforme agraire, est tué en 1979. . Les soviétiques interviennent massivement.

Peu après mon arrivée, j'ai rencontré Serge et nous avons vite sympathisé. Il m'est apparu chaleureux, ouvert, accueillant. Il travaillait dans une école où en plus de ses activités pédagogiques, il assurait l'infirmerie. Il m'a proposé de venir participer régulièrement à ses consultations. C'était toujours un bon moment. Avec un peu de pommade, un comprimé, Serge faisait beaucoup de bien. Surtout son accueil attentif de chaque enfant, l'appelant par son nom, plus proche encore des plus pauvres. Il avait recueilli dans sa maison une dizaine d'enfants de la rue, certains handicapés, et il leur offrait le logement, la nourriture, l'éducation. J'ai été plusieurs fois chez lui : il y avait une très bonne ambiance. Il a aidé beaucoup d'enfants à s'en sortir. Il en a recueilli certains plus tard à Paris

Serge était aussi bien présent dans la communauté française de Kaboul. Il y avait des amis et on pouvait le rencontrer au cours d'un repas. Il parlait peu de sa foi et laissait chacun libre

Ce que je garde de lui, c'était sa joie dans la relation avec les autres. A chaque rencontre, il me manifestait sa joie de me voir : cela transparaissait dans sa voix chaleureuse, son regard. Peu de temps avant de mourir, quand il était bien malade, il avait cherché à me joindre. Des amis m'avaient dit de sa part qu'il voulait qu'on soit en lien. Le jour où j'ai téléphoné, il était parti vers le Père...

5. Deux textes de S. de Beaurecueil

Inconsciemment³⁹...(1965)

Millions de tombes éparpillées sur notre terre...Efforts sans nombre pour y planter la Croix, souvent vains...Efforts pour que la stèle unique porte le nom chrétien, même si celui qui repose sous le tertre ne l'était guère...

Musulman ? juif ? hindou ? bouddhiste ? Etiquettes derrière lesquelles on risque d'oublier les hommes, qui sont d'abord, simplement et essentiellement tels, qui sont infiniment plus et infiniment moins que ce qu'ils affichent d'être. Et les hommes sont faits à l'image de Dieu, le Verbe de Dieu les éclaire, tous et chacun sans qu'ils s'en doutent, et sa grâce travaille en eux...

Inconsciemment ? Ce qu'ils attendent, n'est-ce pas d'abord que ne faisant plus qu'un avec eux par l'amour, par le partage, leur propre mystère devienne conscient en nous et par nous ? N'est-ce point que, sel de la terre, nous nous perdions en eux pour que soit révélée leur saveur ? N'est-ce point qu'à notre lumière, le visage du Christ apparaisse peu à peu sur leurs traits ? N'est-ce point que par nous le Royaume soit déjà là parmi eux, sans qu'on puisse dire "le voici ! le voilà" ? N'est-ce point de partager notre être d'enfants de Dieu et de membres du Christ, et non d'abord l'étiquette dont ils ne peuvent saisir le sens, parce qu'elle évoque une réalité sociologique étrangère, qui s'oppose à la leur ?

(...)Je rêvais au bord du Gange... Quelques-uns seulement, qui seraient fondus, noyés, au milieu de ces foules, comme le sel, et transformant, rien que par leur présence, les bains sacrés en autant de baptêmes, faisant monter tant d'offrandes jusqu'au trône de l'Agneau, confondant tant de misères avec l'agonie de Jésus sur la Croix... Et mettant Son Esprit, par contagion, au plus intime de leur prière, de leur pauvre vie d'hommes... Prêtant leur cœur, et leur foi, et leurs mains, pour qu'en eux et par eux ce soit la prière de Jésus qui s'élève dans les temples et dans les mosquées... En attendant de voir le jour - peut-être le Dernier Jour ? - où il ne restera plus qu'à y dresser l'Autel...

Chez nous, point de clochers et point d'églises. Des hommes, simplement, dont le cœur ne demande qu'à être le temple de l'Esprit, Et une tombe, perdue dans un jardin, avec deux stèles, dont l'une, prophétiquement, porte les paroles de Jésus.⁴⁰

Emerveillement⁴¹...(1996)

Soixante-dix ! Lorsque j'étais petit, c'était chiffre magique, évoquant la limite de ce que l'on pouvait atteindre sans encourir trop de dangers. Ainsi, la Talbot de mon grand-père « faisait du

³⁹ Nous avons partagé le pain et le sel, p.32

⁴⁰ Le Père, à la demande de la maman de Ghaffar, y a écrit le texte des *Béatitudes*

⁴¹ Inédit paru dans *Je crois en l'étoile du matin*, Cerf, Paris 2005, 146 p., p. 131

soixante-dix », ce qui suscitait en nous un mélange de fierté, de plaisir et d'angoisse, quand nous avions les yeux fixés sur le compteur. Nous parlions aussi d'un « vieillard de soixante-dix ans », comme nous l'aurions fait de Mathusalem. Au-delà tenait du miracle: « Le temps de nos années fait soixante-dix ans, quatre-vingts pour les plus vigoureux » (Ps 90, 10).

Vint le jour, en 1987, où les soixante-dix ans, je les ai eus. Je me trouvais à Sylvanès, où j'eus droit à autant de bougies sur mon gâteau d'anniversaire. Ouf ! ce fut dur à souffler. Surtout, je célébrai la messe d'action de grâces. Y prenant la parole, je dis mes impressions à ceux qui étaient là. Elles se résumaient en deux mots : émerveillement et rigolade, ce qui fit crépiter les applaudissements, phénomène assez rare dans nos églises, où l'on est plutôt « respectueux » et tristounet.

Depuis, les années ont passé et j'approche des quatre-vingts ans. Ce jour-là, ce sera la fête ! Que dirai-je ? Sans doute que je persiste et signe. Et pourquoi ? Il convient que je vous le dise...

Émerveillement ? Parce que l'Étoile du matin n'a cessé de briller pour éclairer ma route, même dans les moments où la nuit était la plus noire. C'est souvent sur des visages d'enfants qu'elle a resplendi, icônes de Jésus me révélant tout à coup sa présence. Dieu « rencontré » au tournant du chemin, Dieu « déguisé » pour me surprendre et me laisser pantois devant l'éclat de sa beauté. Dieu rayonnant dans le sourire de Jérôme, Dieu pétillant dans les yeux de Lawry, Dieu meurtri, couvert de pustules, sous les traits d'Olivier... Dieu ressemblant si peu à ce qu'on en a dit, Dieu jouant à cache-cache, comme un gamin, pour le plaisir de nous surprendre, comme l'Étoile du matin, surgissant soudain dans la nuit.

Rigolade ? Devant les tours qu'il m'a jouées, me faisant cheminer parfois les yeux bandés, pour s'amuser de ma surprise. Je rêvais d'aller loin et j'ai été servi, bien au-delà de ce que je pouvais prévoir : dix-sept ans en Égypte, vingt en Afghanistan, sans compter le retour, en catastrophe, à la case départ, où d'autres aventures m'attendaient. Dieu d'humour et Dieu de tendresse, Dieu sachant rire et faire rire, quand on serait tenté de pleurer, Dieu de la Bonne Nouvelle, Dieu de la liberté.

L'univers ? quel cirque magnifique, éclairé par les galaxies, où Dieu veut bien faire le clown, pour que tous les enfants du monde, y compris vous et moi, créés avec amour, à son image et à sa ressemblance, éclatent de sa joie, pour toujours !

« Des mots ! », me direz-vous. Je connais pourtant un jeune homme, traité « sévèrement » pour un cancer, qui l'an dernier me déclara : « Quand on est parvenu à l'extrême de la souffrance et qu'on est passé au-delà, il ne reste plus que l'Amour. » Il rayonnait de joie, de la joie même de Dieu.

SE COMPRENDRE

Rédaction et Administration : Philippe THIRIEZ

Pères Blancs 7 rue du Planit 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON

Tél. 04 78 59 20 42

Fax: 04 78 59 88 61

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre) :

Europe: 27 € - Ailleurs: 32 € - Numéro (franco) : 3 € - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org> adresse e-mail: contact@comprendre.org

6. Deux rites pour un même pain(1980)

Écrire quelque chose sur le sens de la célébration eucharistique dans la solitude (qu'il s'agisse d'un désert quelconque ou d'un entourage sans aucun chrétien) m'aurait enthousiasmé il y a une dizaine d'années. Je l'ai fait d'ailleurs, avec émotion, dans un petit livre intitulé *Prêtre des non-chrétiens*. C'était au temps où nous étions chez moi très peu nombreux et où je continuais à vivre selon le rythme de vie dite « régulière » que j'avais pratiqué pendant des années. Tout y était : office trois fois par jour, Eucharistie vers le soir, oraison avant le sommeil. J'avais besoin de justifier, à mes propres yeux et à ceux d'autrui, la fidélité à ces « bonnes habitudes ». Pour ce qui est de l'Eucharistie, elle m'était apparue comme le prolongement et la sacralisation du pain, symbole de la vie, partagé avec les gens au cours de la Journée. Se présenter à l'autel pour y présenter à Dieu les événements, les gens et les choses ; les « consacrer » avec le pain, communier aux mystères au nom de tous, afin de retourner vers eux le lendemain, dans la vie « profane », rayonnant pour eux de grâces divines. Un peu l'action éminemment sacerdotale du grand prêtre de l'Ancien Testament, pénétrant une fois l'an dans le saint des saints, au nom de tout le peuple, qui restait dehors...

Vision des choses capable de susciter l'enthousiasme, de stimuler l'attention aux autres, d'engendrer le don de soi à leur service. Aussi me garderai-je bien de contester la légitimité d'une certaine conception du sacerdoce et de la célébration eucharistique, dont j'ai vécu intensément pendant mes premières années en Afghanistan. Je dirai simplement que l'évolution de mes conditions de vie et le cheminement de mon expérience m'ont appris qu'elle comprenait des dangers et des sous-entendus et que, en tout état de cause, elle ne devait pas être exclusive.

Les dangers ? Celui de s'attribuer un rôle grandiose et irremplaçable, que personne ne vous a confié. Pendant des siècles, on s'est parfaitement passé de vous le voir remplir et l'Esprit-Saint ne vous a pas attendu pour agir dans le cœur des hommes ! Celui de sous-estimer les voies mystérieuses de sa présence, en considérant comme « profane » la vie de millions d'hommes, comme à rectifier et à parfaire (par vous, évidemment !) leurs élans vers Dieu et la vie religieuse où ils s'expriment. « Heureusement qu'enfin je suis là, pour sanctifier tous ces pauvres gens ! Car, moi, je sais, moi, j'ai le pouvoir de célébrer l'Eucharistie et je puis les y associer, par moi et à travers moi, sans qu'ils s'en doutent... » Moi et moi !... Attention à la « richesse spirituelle » (le contraire de la pauvreté évangélique), ou tout simplement à la vanité, sinon à l'orgueil, parés évidemment des plus beaux et pieux atours !

Et si c'était le contraire ? La célébration eucharistique n'ayant lieu que lorsque moi-même, avec quelques autres chrétiens (les Petites Sœurs de Jésus, par exemple), en avons besoin pour alimenter notre vie, se trouvant enrichie du fait de tous les partages que nous impose notre destin. L'humble célébration où nous venons, en « pauvres », puiser la force de continuer la route, comme le prophète au désert. Ni lui, ni les apôtres lors de la Cène n'avaient des allures de grands prêtres ! « Heureusement que je suis là pour que ces pauvres gens me sauvent, eux qui souffrent, qui prient, qui aiment sans doute beaucoup mieux que je ne saurais le faire ! Et heureusement qu'il y a de temps en temps l'Eucharistie, pour m'aider à mieux partager, à vivre davantage dans l'Esprit de Jésus ! » Autre conception, au moins aussi légitime que la première, et sans doute complémentaire.

Ici, quelques images me viennent à l'esprit, entre autres celle d'un brahmane officiant à Calcutta dans une chapelle privée, pendant que, dans la pièce d'à côté, le maître de céans attendait que ce soit fini en lisant son journal : le rite efficace par lui-même, parce que célébré dans les règles par l'homme idoine.

Deux titres de livres : *La Messe sur le monde*, de Teilhard (le Chardin, et un admirable roman : *Missa sine nomine*, d'Ernst Wiechert : messe sans aucun rite... grande Eucharistie sur l'immensité du désert... vie transformée, au long des années, en une Eucharistie transfigurante. Le père Panigati me disait, à propos de cette dernière fête de Pâques : « Si je ne peux pas venir concélébrer avec moi, ne t'en fais pas ! Le repas partagé avec tes gosses, ce sera ton Eucharistie... »

L'évocation des Pères du désert et des moines orientaux, ne se réunissant que les dimanches et jours de fête pour la Synaxe, qu'ils eussent jugé saugrenu de célébrer tout seuls... A l'inverse,

Charles de Foucauld faisant des acrobaties pour avoir le bonheur de célébrer l'Eucharistie dans la solitude de son ermitage... Alors que dire ? Peut-être que la célébration solitaire de l'Eucharistie peut avoir une multitude de sens, mais que, pour certains, elle peut légitimement n'en avoir aucun (tout dépend de ce que l'Esprit, qui est « libre », inspire à chacun), que la théologie qu'on en peut faire est multiforme et jamais exclusive, qu'il ne faut pas la réduire à l'accomplissement d'un rite aussi sublime et divin qu'il soit, car l'Eucharistie s'étend aux dimensions de la vie, qui s'harmonisent et convergent vers ce geste que fit Jésus, un certain soir...

Et pourquoi ne pas croire, comme l'Ecclésiaste, que chaque chose a son temps dans la vie, au lieu de se crispier sur un mode unique de faire et de penser, « le plus parfait » (évidemment, et tant pis pour les pauvres types qui verraient les choses autrement !), auquel on devrait se tenir coûte que coûte, même s'il fallait que mort s'ensuive ? Personnellement, je me suis nourri avec joie, pendant près de trente ans, de la célébration quotidienne de l'Eucharistie. Quand j'y séjourne, je me délecte dans la liturgie, sobre et priante, de mon couvent. Je me suis senti, célébrant au rite copte, au bord de la danse. Célébrer au rite byzantin m'a fait fondre le cœur. Ici, j'ai connu l'action « sacerdotale », solitaire, au nom d'un peu plus de quinze millions d'hommes sans un seul chrétien, puis l'humble recours, diversement espacé d'ailleurs, selon le besoin et les conditions de la vie, à l'Eucharistie. Un simple rideau sépare de l'autel la chambre où je travaille et où nous dormons (à une dizaine parfois !) ce qui rend chaque parole, chaque geste à la fois liturgique et sacrilège (question de point de vue). En général, le vendredi, le rideau s'ouvre et le rite se déroule en très grande simplicité, assis par terre ; parfois, au second plan, deux ou trois enfants musulmans écoutent et regardent, sans demander jamais d'ailleurs de quoi il s'agit. Célébration du pauvre, dont il appartient à Dieu seul de comprendre et de donner le sens, qui ponctue l'Eucharistie quotidienne et (je l'espère au moins) s'y répercute...

Naïf que j'étais, fêtant mes soixante ans, d'imaginer entrer dans « la paix du soir », sorte d'immense célébration eucharistique, fervente et calme, préludant au festin du Royaume !... En fait de paix et de béatitude, nous sommes servis ! Et j'écris cela dans la « tranquillité », plutôt lourde, de mon bureau d'un lycée à peu près vide depuis trois jours... les élèves désertant les écoles. Si encore célébration il y a, l'atmosphère en est plutôt celle de la Cène, lorsque, le Pain rompu, les convives sortirent en silence vers le Cédron. L'Évangile note qu'il faisait nuit... Et tout le monde, Jésus le premier, avait peur...

Mais, s'il y a l'Eucharistie de la lumière, l'Eucharistie des ténèbres existe aussi, complémentaire. Deux rites pour un même Pain partagé...